

Chaque année, à l'approche de la Hiloula de Ra'hel Iménou, un phénomène saisissant se reproduit. Des milliers de femmes se rassemblent, des bougies s'allument, les prières se multiplient, et les chemins qui conduisent au tombeau de Ra'hel, à Bethléhem, se remplissent d'une foule venue confier à notre mère ses espérances et ses douleurs.

Depuis le 7 octobre, cette ferveur semble avoir pris une intensité nouvelle. Comme si les épreuves traversées par le peuple juif avaient réveillé un besoin plus profond encore de retrouver cette figure maternelle, dont les larmes accompagnent notre histoire depuis des millénaires.

Pourquoi Ra'hel ?

Nous avons quatre matriarches : Sarah, Rivka, Ra'hel et Léa. Et pourtant, aucune ne rassemble autour de sa mémoire une ferveur populaire comparable. Ra'hel n'est d'ailleurs la mère que de deux des douze tribus d'Israël, Yossef et Binyamin. Mais lorsqu'on prononce le mot *Ima*, la mère, c'est spontanément à elle que l'on pense.

Il y a là un mystère qui dépasse largement les récits de sa vie. Car Ra'hel est devenue, dans la mémoire d'Israël, bien davantage qu'une matriarche. Elle est la mère qui attend, qui pleure, qui refuse d'abandonner ses enfants. Celle dont la voix traverse les siècles pour accompagner un peuple dispersé vers son retour.

Le prophète Jérémie nous a transmis cette image bouleversante :

"כֹּה אָמַר ה' קוֹל בְּרָמָה נִשְׁמָע נְהִי בְּכִי תַמְרוּרִים רַחֵל מְבַכָּה עַל בְּנֶיהָ מֵאַנָּה לְהַנְחִים עַל בְּנֶיהָ כִּי אֵינָנו"

« Ainsi parle Hachem : une voix se fait entendre à Rama, des lamentations, des pleurs amers. Ra'hel pleure ses enfants ; elle refuse d'être consolée pour ses enfants, car ils ne sont plus. »

(Yirmiyahou 31,14) Mais la prophétie ne s'achève pas dans les larmes. Hachem lui répond :

"מִנְעִי קוֹלְךָ מִבְּכִי וְעֵינֶיךָ מִדְּמָעָה כִּי יֵשׁ שָׂכָר לַפְּעֻלָּתְךָ נָא ה' וְשָׁבוּ מֵאֶרֶץ אוֹיֵב"

« Retiens ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes, car ton œuvre recevra sa récompense, dit Hachem, et ils reviendront du pays ennemi. » (Yirmiyahou 31,15)

Et enfin, cette promesse qui traverse toute notre histoire :

"וְיֵשׁ תִּקְוָה לְאַחֲרִיתָךְ נָא ה' וְשָׁבוּ בָנִים לְגְבוּלָם"

« Il existe un espoir pour ton avenir, dit Hachem, et tes enfants reviendront dans leurs frontières. » (Yirmiyahou 31,16)

Ces paroles, prononcées il y a plus de deux mille cinq cents ans, ont accompagné des générations de Juifs dispersés à travers le monde. Elles ont nourri l'espérance d'un peuple qui, pendant près de deux millénaires, a tourné son regard vers Jérusalem sans cesser de croire à son retour.

Nous avons aujourd'hui le privilège d'appartenir à une génération qui voit une partie de cette prophétie se réaliser sous ses yeux.

Mais pour comprendre pourquoi cette promesse est précisément confiée à Ra'hel, il faut revenir à un événement fondateur de sa vie : la nuit où elle devait épouser Yaakov.

Ra'hel n'est pas une femme qui renonce

Lorsque l'on enseigne l'histoire de Ra'hel aux jeunes filles, on insiste très souvent sur une *mida* : la *vatranout*, la capacité à céder, à renoncer à ce qui nous revient.

Ra'hel aurait abandonné sa place à sa sœur Léa. Elle serait ainsi devenue le modèle de celle qui s'efface pour préserver la paix.

Mais cette lecture, si elle n'est pas approfondie, risque de nous faire passer à côté de l'essentiel.

Car **Ra'hel n'est pas une femme qui renonce à son bonheur**. Toute son histoire témoigne du contraire.

Elle désire épouser Yaakov. Elle souhaite devenir mère. Elle aspire à accomplir sa destinée. Plus tard, lorsqu'elle sera privée d'enfants, elle exprimera sa douleur avec une intensité saisissante : "הִבָּה לִי בָנִים וְאֵין מֵתָה אֲנֹכִי"

« Donne-moi des enfants, sinon je suis comme morte. » (Béréchit 30,1)

Ra'hel ne se contente pas de ce qu'elle possède. Elle ne renonce ni à ses aspirations ni à sa place.

Et lorsque Jérémie la décrit devant Hachem, elle pleure encore. Elle refuse d'être consolée tant que ses enfants ne sont pas revenus. Voilà une mère qui ne lâche rien. Il serait donc profondément réducteur de faire de Ra'hel le modèle d'une femme qui accepte de disparaître pour laisser vivre les autres.

La capacité à renoncer peut-être une immense qualité. Mais tout dépend de l'endroit intérieur d'où naît ce renoncement.

Lorsqu'une personne connaît sa valeur, lorsqu'elle se sent légitime, lorsqu'elle n'a pas besoin de défendre constamment son existence, elle peut céder avec une véritable liberté.

Elle ne perd rien de son identité en faisant de la place à l'autre.

En revanche, lorsqu'une femme renonce parce qu'elle croit ne pas avoir d'importance, parce qu'elle se sent indignée d'être aimée ou parce qu'elle redoute de déplaire, son effacement ne relève plus nécessairement d'une vertu.

Il peut devenir une disparition progressive de soi.

Il faut être particulièrement attentif à ce que nous transmettons à nos filles. Leur enseigner sans nuance qu'il faut toujours céder, toujours comprendre, toujours s'effacer, risque de les enfermer dans l'idée que leur bonheur serait moins légitime que celui des autres.

Ra'hel nous enseigne une leçon beaucoup plus exigeante : savoir faire une place à l'autre sans perdre la sienne.

Yaakov aime Ra'hel. Il travaille sept années auprès de Lavan afin de pouvoir l'épouser. La Torah décrit cet amour avec une délicatesse extraordinaire :

"וַיַּעֲבֹד יַעֲקֹב בְּרַחֵל שִׁבְעַת שָׁנִים וַיְהִי בְעֵינָיו כְּיָמִים אֶחָדִים בְּאַהֲבָתוֹ אֹתָהּ"

« Yaakov travailla sept années pour Ra'hel, et elles furent à ses yeux comme quelques jours, tant il l'aimait. » (Béréchit 29,20)

Tout semble conduire naturellement vers leur union. Mais Lavan prépare une tromperie.

Le soir du mariage, il substitue Léa à Ra'hel.

Selon l'enseignement de nos Sages, Yaakov et Ra'hel avaient convenu de signes permettant de se reconnaître. Ra'hel comprend que, si elle garde ces signes pour elle, Yaakov découvrira la substitution et Léa sera publiquement humiliée.

Le Midrach et la Guemara (Meguila 13b) rapportent que Ra'hel transmet alors les signes à sa sœur afin de lui éviter cette honte. Arrêtons-nous sur cet instant.

Ra'hel est face à une injustice évidente. Elle n'a rien demandé. Elle est aimée de Yaakov, elle a attendu sept ans, elle possède toutes les raisons de vouloir défendre son droit au bonheur.

Et voilà que la tromperie de son père menace de lui voler ce qui lui était promis. Pourtant, elle ne dévoile pas la supercherie. Pourquoi ?

Non parce qu'elle ne désire plus épouser Yaakov. Non parce qu'elle estime que Léa aurait davantage de droits qu'elle. Et certainement pas parce qu'elle considère son propre bonheur comme négligeable.

Ra'hel comprend que si son bonheur ne peut se réaliser qu'au prix de l'humiliation de sa sœur, alors ce n'est pas le chemin qu'elle doit emprunter.

Cette intuition est d'une profondeur extraordinaire.

Elle aurait pu se dire : « Je suis dans mon droit. Yaakov m'aime. Léa n'a rien à faire à ma place. »

Et tout cela aurait été vrai. Mais Ra'hel discerne quelque chose qui dépasse la seule question de son droit. Elle comprend qu'une réussite obtenue en détruisant la dignité d'une autre personne porte en elle une contradiction fondamentale.

Comment imaginer que le projet divin destiné à me conduire vers mon bonheur exige que je fasse mourir quelqu'un de honte ?

Comment croire que la place qu'Hachem me réserve ne pourrait m'être donnée qu'en écrasant une autre personne ?

Ra'hel ignore encore ce que l'avenir lui réserve. Elle ne sait pas comment se déploiera l'histoire des douze tribus.

Mais elle sait déjà reconnaître le mauvais chemin.

Un bonheur qui ne peut advenir qu'en humiliant une personne n'est pas un bonheur auquel nous devons aspirer. C'est, avec certitude, le mauvais chemin.

Cette vérité doit devenir une boussole dans nos vies. On peut parfois défendre une cause juste par des moyens profondément injustes. On peut avoir raison sur le fond et pourtant se tromper radicalement dans la manière d'agir.

La légitimité d'un désir ne donne jamais le droit de détruire la dignité d'autrui.

Ra'hel ne renonce pas à sa destinée. Elle refuse simplement qu'elle se construise sur la honte de Léa.

Le vrai shalom ne fait disparaître personne

Nous imaginons parfois que la paix consiste à supprimer le conflit en demandant à l'un des protagonistes de céder.

L'un gagne, l'autre renonce. L'un obtient sa place, l'autre s'efface. Et puisque la dispute cesse, nous appelons cela la paix. Mais est-ce vraiment du shalom ?

Le mot שלום - *shalom* appartient à la même famille que שלם - *shalem*, ce qui est entier, complet. Le *shalom* ne consiste pas seulement en une absence de conflit. Il exprime la recherche d'une totalité dans laquelle des êtres différents peuvent trouver leur place. ***Une paix qui exige qu'une personne devienne invisible demeure une paix incomplète.***

C'est précisément ce que *Ra'hel* comprend.

Il ne s'agit pas de choisir définitivement entre elle et *Léa*. Il ne s'agit pas de déterminer laquelle des deux mérite d'exister dans l'histoire d'Israël.

Chacune possède une place que l'autre ne pourra occuper. Et cette complémentarité, aussi douloureuse et complexe soit-elle, donnera naissance au peuple juif.

Les douze tribus ne seront pas issues d'une seule mère. Leur diversité sera inscrite au cœur même de leur origine.

Toute l'histoire d'Israël consistera désormais à apprendre à faire de cette diversité une unité.

Le chemin sera difficile. Il connaîtra des rivalités, des jalousies, des ruptures et des exils.

Mais l'objectif demeurera le même : permettre à chacun de réaliser sa vocation sans faire disparaître celle de l'autre.

Cette leçon dépasse largement l'histoire de *Ra'hel* et *Léa*. Elle concerne nos ambitions professionnelles, nos amitiés, nos relations familiales, notre vie conjugale. Dans le monde du travail, nous pouvons désirer légitimement une promotion, un poste ou une responsabilité. Mais si, pour l'obtenir, il nous faut dénigrer un collègue, salir sa réputation ou provoquer son humiliation, quelque chose doit nous arrêter.

Ce n'est pas parce que nous pouvons emprunter ce chemin qu'il est juste de le faire.

Dans l'amitié, une relation ne devrait pas exiger que l'une des deux personnes renonce constamment à sa personnalité, à ses convictions ou à ses besoins pour préserver le lien. Et dans le couple, cette vérité devient essentielle. Un couple n'est pas un ring sur lequel chacun vient défendre son territoire jusqu'à la défaite de l'autre.

L'homme et la femme ne sont pas des adversaires. Ils sont appelés à devenir des alliés.

Lorsque chaque désaccord se transforme en combat pour savoir qui aura le dernier mot, qui

imposera son désir ou qui devra céder, la relation perd progressivement sa vocation profonde.

Le mariage ne consiste pas à faire triompher une volonté sur une autre, mais à apprendre à construire une vie commune dans laquelle chacun demeure pleinement présent.

Il en va de même dans les relations entre parents et enfants, entre belles-filles et belles-mères, entre les différentes générations d'une famille.

Il ne devrait pas être nécessaire d'effacer une mère pour qu'une épouse trouve sa place, ni d'humilier une belle-fille pour qu'une belle-mère conserve la sienne.

Chacun doit pouvoir être reconnu dans son rôle, avec les limites et le respect que suppose toute relation équilibrée.

Lorsque nous nous sentons profondément légitimes à notre place, nous éprouvons moins le besoin de prendre celle des autres. Éduquer nos enfants à trouver leur propre place

Cette question commence très tôt dans la vie. Il suffit d'observer une fratrie.

Les enfants se disputent une place à table, un siège dans la voiture, le privilège de s'asseoir à côté de leur mère ou de bénéficier d'une attention particulière. À première vue, ces rivalités semblent dérisoires.

Mais derrière la question du siège se cache souvent une interrogation beaucoup plus profonde: « *Papa, maman, quelle est ma place dans votre cœur ?* »

L'enfant veut savoir s'il compte autant que les autres, s'il est aimé pour ce qu'il est, s'il possède une valeur qui ne dépend pas de ses performances ou de ses comparaisons.

Et lorsque cette certitude lui manque, il peut croire qu'il doit prendre davantage de place pour ne pas en manquer. C'est pourquoi notre responsabilité de parents ne consiste pas seulement à apprendre à nos enfants à partager.

Elle consiste aussi à les aider à reconnaître ce qui fait leur singularité.

Dans une même famille, l'un sera doué pour la musique, l'autre pour les mathématiques, un troisième pour le sport, les relations humaines ou la créativité. L'un possédera une grande sensibilité, l'autre une force d'organisation, un autre encore une capacité particulière à réconcilier ceux qui se disputent.

Nous ne devons pas chercher à les rendre semblables. Nous devons leur apprendre que la valeur de chacun ne diminue en rien celle de l'autre. Leur réussite n'exige pas l'échec de leurs frères et sœurs. Ils n'ont pas besoin de se disputer l'amour de leurs parents comme une ressource limitée. ***Un enfant qui connaît sa place n'a pas besoin d'effacer celle de son frère pour se sentir exister.*** C'est ainsi que se construit, à l'échelle d'une famille, l'unité qu'Israël devra apprendre à réaliser à l'échelle d'un peuple.

Yossef, le fils qui retrouve ses frères

Cette mission de réconciliation se prolonge dans la vie de *Yossef*, le fils de *Ra'hel*.

L'histoire de *Yossef* est elle aussi marquée par la rivalité fraternelle. Ses frères voient en lui une menace. La place particulière qu'il occupe auprès de leur père nourrit une jalousie qui finira par conduire à sa vente et à son exil en Égypte.

Yossef devient captif, étranger, séparé de sa famille. Puis les années passent. Il accède à une position de pouvoir extraordinaire. Lorsqu'il retrouve ses frères, il pourrait choisir de leur faire payer leur trahison. Il possède désormais tous les moyens de les humilier. Mais le dénouement de son histoire ne sera pas leur destruction. Il sera la réunification de la fratrie.

La *Torah* rapporte ce moment où *Yossef*, incapable de retenir davantage son émotion, se fait reconnaître :

"וַיִּתֵּן אֶת קֹלוֹ בְּבִכּי וַיִּשְׁמְעוּ מִצְרַיִם וַיִּשְׁמַע בֵּית פַּרְעֹה"
« Il éleva la voix en pleurant ; les Égyptiens l'entendirent, et la maison de Pharaon l'entendit.
» (Béréchit 45,2)

Une voix se fait entendre. "וַיִּתֵּן אֶת קֹלוֹ בְּבִכּי"

La voix de *Yossef* éclate en sanglots.

Et comment ne pas entendre, à travers ces larmes, un écho de la voix de sa mère ?

"קוֹל בְּרָמָה נִשְׁמָע"
« Une voix se fait entendre à Rama. » *Ra'hel* pleure ses enfants dispersés. *Yossef* pleure ses frères retrouvés.

Les larmes de l'une annoncent le retour ; celles de l'autre accompagnent la reconstruction du lien.

Yossef avait toutes les raisons de vouloir se venger. Pourtant, il comprend que sa grandeur ne consiste pas à triompher de ses frères.

Elle consiste à rendre possible une fraternité nouvelle.

Le fils de *Ra'hel* accomplit ainsi, à sa manière, l'enseignement de sa mère : reconnaître que chacun possède un rôle irremplaçable dans une histoire qui le dépasse.

L'histoire de *Yossef* annonce, à une autre échelle, celle du peuple juif.

La fraternité se brise. Viennent la séparation, la captivité, l'éloignement, puis enfin la possibilité d'un retour.

De même, Israël connaîtra les divisions, la destruction des deux Temples, les exils successifs et la dispersion parmi les nations.

Pendant des siècles, le peuple juif priera tourné vers Jérusalem.

Sous la '*houppa*', nous briserons un verre pour rappeler que notre joie demeure incomplète tant que Jérusalem n'aura pas retrouvé toute sa splendeur.

Et au milieu de cette longue attente, la voix de *Ra'hel* continuera de retentir :

"וְשָׁבוּ בָנִים לְגְבוּלָם" - « Et tes enfants reviendront dans leurs frontières. »

Il existe une cohérence profonde entre la vie de *Ra'hel* et cette promesse.

Celle qui a compris que chacun devait pouvoir trouver sa place devient la mère qui implore le retour de ses enfants vers la leur.

Pour le peuple juif, ce retour possède une dimension géographique : retrouver la terre d'Israël, Jérusalem, les lieux qui portent notre histoire. Mais il possède également une dimension spirituelle.

Revenir à notre place, c'est aussi retrouver notre identité, notre relation avec *Hachem*, ce qui fait de nous un peuple porteur d'une vocation singulière.

Ces deux mouvements traversent aujourd'hui notre génération avec une intensité particulière.

Depuis le 7 octobre, au milieu d'une souffrance immense, nous assistons également à des mouvements de rapprochement spirituel, à des personnes qui redécouvrent leur judaïsme, la *tefila*, les *mitsvot* ou le sens de leur appartenance à Israël.

L'histoire continue de s'écrire. Et parfois, elle semble reproduire, dans la vie d'un seul homme, les grands motifs des récits bibliques.

Sacha Troufanov : une histoire de captivité, de prière et de retour

L'histoire de *Sacha Troufanov* offre un écho particulièrement bouleversant à celle de *Yossef*.

Né en Russie, dans une famille éloignée de la pratique religieuse, il arrive en Israël avec ses parents en 1998.

Le 7 octobre 2023, à Nir Oz, sa vie bascule.

Son père, *Vitaly*, est assassiné. *Sacha* est enlevé et emmené à Gaza, tout comme sa mère *Elena*, sa grand-mère *Irina* et sa compagne *Sapir*.

Les trois femmes seront libérées. *Sacha*, lui, restera prisonnier pendant de longs mois. Sa mère ignore alors s'il est encore vivant. Puis survient la *Hiloula* de *Ra'hel Iménou*.

Elena ne connaît pas véritablement l'histoire de *Ra'hel*. Elle découvre cette commémoration et commence à s'intéresser à cette mère dont les larmes traversent les siècles. Elle lit les paroles de Jérémie. Une femme pleure son fils absent et refuse de perdre l'espoir de son retour. Comment ne pas se reconnaître dans cette douleur ?

Elena se rend au *Kotel*. Elle prie, elle pleure, elle implore *Hachem*. Selon son témoignage, le lendemain, une vidéo de *Sacha* est diffusée par ses ravisseurs. Elle le revoit vivant.

Cette expérience marque le début d'un rapprochement spirituel. *Elena* commence à allumer les bougies de *Chabbat*, apprend à prier et découvre progressivement une relation nouvelle avec *Hachem*.

Puis, après environ cinq cents jours de captivité, *Sacha* rentre enfin. Et un détail de son histoire semble faire écho de manière saisissante à celle de *Yossef*. Pendant sa captivité, ses ravisseurs lui auraient attribué un nom arabe qu'il ne parvenait pas à prononcer. Lorsqu'ils lui ont finalement permis d'en choisir un autre, il a choisi *Youssef*, le nom arabe de *Yossef*.

Yossef, le fils de *Ra'hel*.

Yossef, vendu par ses frères, emmené captif en Égypte, séparé de son père, puis rendu à sa famille. Des millénaires plus tard, un autre jeune homme, arraché aux siens, porte ce même nom au cœur de sa captivité. Mais le retour de *Sacha* ne sera pas seulement géographique.

Pendant son emprisonnement, il entame lui aussi une recherche spirituelle. Après sa libération, il

rencontre le grand rabbin de Russie, *Rav Berel Lazar*, et demande à mettre les *téfilines*.

Il retrouve également *Sapir*, qui n'a cessé d'espérer son retour.

Leur histoire, interrompue par la violence du 7 octobre, reprend une direction nouvelle. Ils se marient sous la '*houppa*'.

Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que toutes les souffrances reçoivent ici-bas un dénouement heureux, ni que chaque prière sera exaucée de la manière que nous imaginons.

Mais cette histoire donne une expression contemporaine à deux aspirations fondamentales du peuple juif : **revenir chez soi et retrouver son lien avec Hachem**.

Et lorsque nous voyons une famille réunie, une identité redécouverte et une '*houppa* célébrée après tant de souffrance, nous entrevoyons quelque chose de cette espérance portée par *Ra'hel* : "וַיֵּשׁ תְּקוּהָ לְאַחֲרֵיהֶּ" - « Il existe un espoir pour ton avenir. »

La ségoula de Ra'hel : apprendre à prier

Il reste à comprendre un autre aspect du mystère de *Ra'hel*.

Pourquoi tant de femmes se tournent-elles vers elle ? Pourquoi sa *Hiloula* a-t-elle suscité tant de pratiques, de rassemblements et de *ségoulot* ?

Pendant longtemps, j'ai éprouvé une certaine réserve devant les prescriptions populaires qui entourent parfois ces pratiques.

On explique qu'il faudrait accomplir tel geste, réciter telle prière, respecter telle durée ou suivre un rituel particulier pour obtenir ce que l'on souhaite. Or toutes ces pratiques ne reposent pas nécessairement sur des sources halakhiques établies. Et il existe un véritable danger lorsque la *Torah* est réduite à une suite de formules supposées produire automatiquement un résultat.

La relation avec *Hachem* ne relève pas de la magie. Nous ne pouvons pas enfermer la volonté divine dans un mécanisme dont il suffirait de connaître les règles pour obtenir ce que nous désirons.

Mais avec le temps, une autre compréhension s'est imposée à moi.

Peut-être que la grande force de ces rassemblements autour de *Ra'hel* ne réside pas d'abord dans la précision d'un rituel.

Peut-être réside-t-elle dans ce qu'ils ont rendu possible.

Des milliers de femmes qui ne savaient plus prier, ou qui pensaient ne pas en être capables, ont recommencé à parler à *Hachem*.

Des femmes qui ne maîtrisaient pas l'hébreu, qui ne se considéraient pas suffisamment pratiquantes ou suffisamment méritantes, ont découvert qu'elles pouvaient elles aussi ouvrir leur cœur.

Le mot *ségoula* évoque une capacité particulière. Et cette capacité, ce n'est évidemment pas à *Hachem* qu'il nous faut la donner. *Hachem* n'a pas besoin de devenir capable de répondre à nos prières. C'est nous qui avons besoin de redevenir capables de prier.

La plus grande ségoula de Ra'hel est peut-être de nous avoir rendu la confiance nécessaire pour nous adresser de nouveau à Hachem.

Ra'hel ne nous apprend pas une formule magique. Elle nous apprend à ne pas désespérer.

À porter devant *Hachem* nos désirs les plus profonds, nos souffrances, nos aspirations, sans croire que notre parole serait trop petite pour parvenir jusqu'à Lui.

Et surtout, à ne pas cesser de prier lorsque s'achève une période de quarante jours ou un rituel particulier. La *tefila* ne devrait pas se refermer au terme d'une *ségoula*.

Elle peut devenir le commencement d'une relation.

Ne jamais limiter sa prière

Il arrive que nous nous imposions nous-mêmes des limites à ce que nous osons demander à *Hachem*. Comme si certaines aspirations étaient trop grandes. Comme si nous devions choisir une seule demande, de peur d'en formuler trop.

Mais pourquoi imaginer que l'Infini pourrait être limité par l'étendue de notre prière ?

Au cours d'une soirée de *Hiloula*, une jeune femme est venue me raconter une histoire bouleversante. L'année précédente, elle traversait une épreuve particulièrement douloureuse autour de la maternité. Elle avait prié avec une intensité extraordinaire, demandant à *Hachem* de lui accorder un enfant, allant jusqu'à exprimer le souhait que cette naissance arrive avant une date précise. Et voilà qu'elle revenait, un an plus tard, raconter que son espérance s'était réalisée.

De tels témoignages nous émeuvent profondément.

Ils nous rappellent que nous pouvons tout confier à *Hachem*. Nos rêves les plus grands comme nos douleurs les plus intimes.

Mais ils ne doivent pas devenir des promesses de résultat. Certaines femmes prient longtemps sans recevoir l'enfant qu'elles espèrent. Certaines familles attendent une délivrance qui tarde à venir. Leur prière n'est pas moins sincère. Leur foi n'est pas moins grande. Nous pouvons tout demander.

Mais c'est Hachem qui décide.

Et c'est peut-être aussi cela que nous enseigne *Ra'hel* : continuer à prier sans prétendre maîtriser la réponse.

Au terme de ce voyage dans l'histoire de *Ra'hel*, une vérité apparaît avec une force particulière.

La grandeur de *Ra'hel* ne réside pas dans le fait d'avoir renoncé à sa vie.

Elle réside dans sa capacité à discerner le chemin qui pouvait conduire à son bonheur sans détruire celui d'une autre.

Cette nuit-là, elle aurait pu défendre son droit en exposant publiquement Léa à la honte.

Elle aurait pu obtenir la reconnaissance de son innocence, dénoncer la tromperie de Lavan et laisser sa sœur subir les conséquences d'une situation dont elle n'était pas responsable.

Mais elle comprend qu'il existe une limite que même la légitimité de notre désir ne nous autorise pas à franchir : la dignité d'autrui.

Si, pour être heureuse, je dois humilier quelqu'un ; si, pour obtenir ma place, je dois rendre une autre personne invisible ; si, pour réussir, je dois écraser celui qui se trouve devant moi, alors ce n'est pas le chemin qu'Hachem me demande d'emprunter.

Il faut avoir le courage de le reconnaître, même lorsque l'on pense avoir raison. Même lorsque l'on a été lésé. Même lorsque l'on désire profondément ce qui nous est refusé.

Ra'hel nous enseigne que notre vocation n'est pas d'arracher une place au détriment des autres.

Elle est de découvrir la nôtre.

Lorsque cette conviction est profondément ancrée en nous, nous n'avons plus besoin de vivre dans la comparaison, la rivalité ou la peur de manquer.

Nous pouvons accueillir la réussite de l'autre sans la ressentir comme notre échec.

Nous pouvons aimer sans posséder, céder sans disparaître, affirmer nos besoins sans humilier.

Et peut-être est-ce pour cette raison que *Ra'hel* est devenue la mère de tous les enfants d'Israël.

Celle qui avait su reconnaître une place à sa sœur est devenue celle qui refuse qu'aucun de ses enfants soit définitivement perdu. Elle pleure pour chacun d'eux. Elle attend leur retour.

Et sa voix continue de traverser l'histoire, depuis les larmes de Yossef jusqu'aux prières des mères de notre génération.

"וְשָׁבוּ בָנִים לְגְבוּלָם" - « *Et tes enfants reviendront dans leurs frontières.* »

Puissions-nous mériter de voir cette promesse s'accomplir pleinement.

Que chaque enfant d'Israël retrouve sa place, sur sa terre et dans son identité.

Que nos familles apprennent à vivre sans rivalité destructrice.

Que nos couples deviennent des lieux de complémentarité plutôt que des rapports de force.

Et que le peuple juif, dans toute sa diversité, puisse enfin découvrir cette unité dont *Ra'hel* nous a enseigné le chemin.

Car le véritable shalom n'est pas la victoire de l'un sur l'autre. C'est la possibilité, pour chacun, d'exister pleinement sans avoir à faire disparaître personne.

Mariacha Drai

Si vous souhaitez dédicacer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !



Pour la protection de tous nos soldats sur tous les fronts, et pour la *Ahdout* du Am Israel.

Pour la refoua chelema de:

- Gabriel ben Solika

Pour l'élévation de l'âme de:

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël
- Félix Acher ben Rahel
- Yaacov Meir ben Rahel